

ANETA PYTKA  
Instytut Filologii Romańskiej  
Uniwersytet Jagielloński

## LES DEUX GUENIÈVRES OU LA FÉMINITE SÉDUCTRICE DANS LE *LANCELOT DU LAC*

La reine Guenièvre reste, dans la conscience humaine, la femme la plus connue de la matière arthurienne et elle ne cesse pas d'animer l'imagination de tous ceux qui essaient d'approfondir, dans leurs études, ainsi que d'adapter, pour les besoins cinématographiques, les légendes de la Table Ronde. Cette héroïne fascine en tant que reine, femme du grand roi Arthur, et, peut-être plus encore, en tant que femme, amante de Lancelot. La multitude des témoignages littéraires dont nous disposons aujourd'hui, permet de créer une image riche et complexe de sa personnalité qui varie selon les oeuvres et les courants des époques. De la dame courtoise, louée et adorée par le XII<sup>e</sup> siècle, elle devient, dans la création romanesque du XIII<sup>e</sup> siècle, responsable du péché d'adultère et entraîne, dans des conséquences lointaines, la fin des aventures du royaume de Logres.

Le personnage de la fausse Guenièvre, qui est, d'ailleurs, inséparablement lié à l'histoire de la vraie reine, est moins connu dans la tradition littéraire, pourtant, cette femme pourrait être qualifiée comme tentatrice. Bien que jouant un rôle épisodique, elle incarne une image parfaite de la perfidie féminine et, comme le constate Laurence Harf-Lancner, elle «semble se réduire à un double maléfique de la reine»<sup>1</sup>. Ces deux Guenièvres, les deux séductrices par excellence, cependant tant différentes l'une de l'autre, se rencontrent, ou plutôt se confrontent dans le *Lancelot du Lac*, une oeuvre anonyme en prose du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Il serait peut-être intéressant d'étudier ces deux personnages ensemble, afin de découvrir l'aspect séducteur de leurs natures féminines. Pour rendre

<sup>1</sup> L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, Champion, Paris 1984, p. 427.

<sup>2</sup> Dans mon analyse, je me réfère aux éditions: *Lancelot du Lac*, t. I, texte présenté, traduit et annoté par F. Mosès, d'après l'édition d'E. Kennedy, préface de M. Zink, LGF, Paris 1991, *Lancelot du Lac*, t. II, texte présenté, traduit et annoté par M.-L. Chénier, d'après l'édition d'E. Kennedy, LGF, Paris 1993, *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, texte présenté, édité et traduit par F. Mosès, avec, pour l'établissement du texte, la collaboration de L. Le Guay, LGF, Paris 1998. Le roman du *Lancelot du Lac* est une version raccourcie du *Lancelot en prose* qui, dans les éditions contemporaines, compte neuf volumes et qui constitue la troisième branche du cycle du *Lancelot-Graal*.

l'analyse plus complexe, j'essaierai d'abord d'approcher le contexte idéologique de l'époque et l'esprit de l'oeuvre, puisque la création littéraire n'est jamais dépourvue de traces de la mentalité et de la conscience humaine. Dans le *Lancelot du Lac*, les idées des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ne restent pas sans influence sur la présentation littéraire de la femme, ainsi que de l'amour.

La tentatrice est définie souvent comme une femme qui, toute consciente de ses charmes sensuels, tente de séduire les hommes qui deviennent des victimes de la passion, souvent funeste et incurable, qu'elle inspire en eux. Pourtant, une telle vision de la femme séductrice diffère un peu de celle de la réalité médiévale, et même parfois de la fiction littéraire de l'époque, vu la position de la femme dans la hiérarchie sociale. Comme le démontre Peter Dinzelbacher, les relations amoureuses entre les hommes et les femmes s'appuyaient d'abord sur la domination, mais sur la domination masculine par rapport au sexe faible, et le comportement souvent «machiste» des hommes qui ne se souciaient pas des exigences féminines, ne faisait d'une femme qu'un objet de leur désir sexuel<sup>3</sup>.

Avec l'apparition du phénomène de l'amour courtois dans la création littéraire des troubadours au XII<sup>e</sup> siècle, cette situation change complètement, puisque désormais c'est la femme qui reprend le pouvoir sur l'homme et commence à dominer le pauvre amoureux souffrant. L'idéal courtois, qui s'installe en Europe dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, s'oppose à la réalité dominante, donc, brise avec la supériorité et le pouvoir absolu de l'homme sur la femme, et accorde le privilège à une libre entente amoureuse et au don sexuel réciproque<sup>4</sup>. Il n'est pas sans importance qu'une relation conjugale reste toujours méprisée par les principes de l'amour courtois, comme le constate explicitement André le Chapelain dans son *Traité*, parce qu'un amour vrai ne peut exister qu'en dehors du mariage<sup>5</sup>. Cette thèse est pourtant niée par Peter Dinzelbacher qui trouve que l'amour courtois, pour la plupart des cas, n'était pas adultère<sup>6</sup>. Il existe cependant des différences entre le Nord et le Sud de la France dans la conception de l'amour courtois, ce qui peut expliquer des contradictions dans la perception de ce phénomène. Dans le Nord, «l'amour apparaît plutôt comme l'aboutissement, l'épanouissement de la conquête de soi, que représente l'acquisition des qualités courtoises», et «la pratique courtoise de l'amour consiste à appliquer aux relations entre homme et femme les vertus de générosité, de discrétion et de fidélité mutuelle qu'exige désormais la vie de

<sup>3</sup> Cf. P. Dinzelbacher, „Pour une histoire de l'amour au moyen âge”, dans *Le Moyen Âge* 93. *Revue d'histoire et de philologie*, Europa, Mittelalter, Mentalitäten, Bruxelles 1987, p. 223–228.

<sup>4</sup> Cf. *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis et Albin Michel, Paris 1997, p. 164.

<sup>5</sup> Cf. A. le Chapelain, *Traité de l'amour courtois*, Klincksieck, Paris 1974, p. 106 ss. Ce traité *De Amore*, composé dans les années quatre-vingts du XII<sup>e</sup> siècle, est une sorte de somme qui expose toute la doctrine de l'amour courtois. Selon certains chercheurs, il devrait cependant être considéré comme une critique piquante des femmes et de l'amour. Le traité se compose de trois livres et est construit sur l'opposition de deux idées bien contradictoires. Dans la première partie de l'oeuvre, l'auteur fait l'éloge de la dame et de l'amour qui est la source de toutes les vertus et qui conduit l'homme à la perfection, tandis que dans la deuxième, il condamne l'amour comme la cause de tous les maux, et il donne un tableau complet des défauts féminins. Nous pouvons y retrouver des sources et des traces de la misogynie médiévale.

<sup>6</sup> Cf. P. Dinzelbacher, „Pour une histoire de l'amour au moyen âge”, op.cit., p. 230–231.

cour»<sup>7</sup>. Dans le Sud, cet amour porte le nom de *fin'amor* et désigne un type de relation sentimentale et érotique: «La fin'amor est adultère, en imagination sinon toujours en fait. Le mariage est conçu en effet comme l'un des éléments de la contrainte sociale, alors que la courtoisie repose sur le mérite et le libre don»<sup>8</sup>. Cet amour chanté par le Midi, n'a rien de l'amour platonique, et puisque l'un de ses principes consiste en l'adultère, il reste condamné par l'Église. Certes, l'amour courtois, dans sa forme primaire, «n'est pas une passion aveugle ni fatale; il repose sur un choix, il comporte une part de volonté et de raison»<sup>9</sup>, cependant, la *fole amor*, «qui est un excès de cette forme pure»<sup>10</sup> et qui est, sans doute, caractéristique des héros du *Lancelot-Graal*, paraît un sentiment destructif et néfaste. C'est ainsi que les femmes adultères sont considérées comme pourvues de nature funeste. Elles mènent les hommes à la damnation, d'autant plus que les moralistes de l'époque «ne s'inquiètent donc que de l'adultère féminin»<sup>11</sup>. L'amour que ces femmes inspirent, peut être dangereux, parce qu'«il arrive souvent à ceux, dont l'amour a été rejeté, de subir un traumatisme psychique et émotionnel profond, qui mène à la haine, à la folie ou bien à la mort»<sup>12</sup>.

Adultère ou platonique, cet amour courtois est loué dans les oeuvres romanesques du XIIe siècle pour être condamné ensuite dans la création du XIIIe siècle. Le roman médiéval du XIIIe siècle subit une double influence, à savoir courtoise et monastique, ce qui est d'ailleurs le cas du *Lancelot du Lac*. C'est pourquoi, l'on vise:

(...) à une conciliation entre l'amour mondain, tel qu'il enjolive la vie de cour, et la morale traditionnelle; un souci latent de préserver la règle sociale et la coutume religieuse pousse, sinon à condamner les liaisons adultères, du moins à les montrer comme l'effet regrettable d'une fatalité. Une idée, alors totalement neuve, se fait jour: celle du mariage d'amour, par lequel se dénoue plus d'un roman.<sup>13</sup>

Au cours du XIIIe siècle, la littérature courtoise cède la place à la littérature nettement marquée par le mouvement mystique et religieux. C'est ainsi que, «par le mélange intime du sacré et du profane, par ses prétentions courtoises, morales et mystiques, par ses dimensions mêmes, le *Lancelot-Graal* laisse, en fin de compte, une réelle impression de grandeur»<sup>14</sup>. Le roman arthurien en prose propage le culte de la dame suzeraine qui possède toutes les vertus possibles, comme c'est le cas de la reine Guenièvre, mais ces vertus ne sont pas toujours conformes à la morale chrétienne. Cette vision de la femme, bien que favorable à celle-ci, condamne l'amour coupable, à la lumière duquel la femme

<sup>7</sup> *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, op.cit., p. 164.

<sup>8</sup> Ibidem, p. 165.

<sup>9</sup> J. Frappier, *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, Les Cours de Sorbonne, Paris 1953, p. 92.

<sup>10</sup> K. Dybel, „La *fole amour* dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, dans *Romanica Cracoviensia*, n. 4, Wydawnictwo UJ, Kraków 2004, p. 71.

<sup>11</sup> D. Berkvam Desclais, *Enfance et maternité dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles*, Champion, Paris 1981, p. 20.

<sup>12</sup> K. Dybel, „La *fole amour* dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, op.cit., p. 64.

<sup>13</sup> *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, op.cit., p. 169.

<sup>14</sup> Ibidem, p. 279.

adultère devient une image de la femme fatale<sup>15</sup>. De plus, «l'amour-passion, réduit à un simple *eschaufement de char*, est présenté comme celui qui, loin de faire naître le bonheur, mène à un désastre»<sup>16</sup>. Cet amour, loin d'être conjugal, reste considéré, aux yeux des romanciers, comme illégal, stérile et, enfin, malheureux<sup>17</sup>. C'est dans les romans en prose que la femme, objet de cet amour, devient une *male* tentatrice qui porte en elle le péché originel d'Eve. De même un paradoxe se laisse voir: ce ne sont plus les hommes, mais les femmes qui sont concupiscentes et luxurieuses et qui séduisent et dominent les amants pour atteindre leurs propres buts. Tout cela parce que, comme le constate Joanna Gorecka-Kalita, «toujours est-il que pour la conscience médiévale, la femme est avant tout l'instrument privilégié du démon (...)»<sup>18</sup>. Le changement dans la conception du roman explique donc cette image parfois défavorable des femmes, héroïnes du *Lancelot-Graal*. Ces femmes, comme le résume bien à propos Katarzyna Dybeł:

(...) sont plus discrètes dans l'analyse de leur amour mais, par contre, souvent plus dévouées et plus ingénieuses lorsqu'elle se décident à suivre la voix de leur coeur. Elles

<sup>15</sup> L'expression „femme fatale” est contemporaine, donc elle ne peut pas être utilisée dans le contexte médiéval, d'autant plus que le mot même „fatalité”, (du latin *fatalitas*) fonctionne dans l'usage depuis le XVe siècle, alors il est tardif par rapport au cycle du *Lancelot-Graal*. Ce mot, dont l'équivalent médiéval serait „funeste”, signifie, d'un côté, une force surnaturelle par laquelle les événements sont déterminés d'avance, et, de l'autre, ce qui doit inévitablement arriver. L'adjectif „fatal” est donc inséparablement lié au destin. De plus, le mot „fatal” s'identifie avec le malheur et la ruine qui ont des conséquences désastreuses, c'est justement ce qui entraîne la perte et la mort. Enfin, il désigne tout ce qui est nuisible, (cf. *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, sous la réd. de J. Rey-Debove et A. Rey, Dictionnaires le Robert, Paris 1993, p. 896). À la lumière de ces définitions, la femme fatale se présente comme celle qui attire irrésistiblement ceux qui l'approchent. Cette expression possède de fortes connotations avec la sexualité, puisqu'une telle femme, que les textes des XIIe–XIIIe siècles appellent souvent *male pucele*, fascine l'homme et devient l'objet de son désir. Les conséquences des relations amoureuses avec elle sont, le plus souvent, tragiques. Ce type de personnages féminins funestes se rencontre surtout dans la troisième partie du cycle, le *Lancelot du Lac*, où la plupart des héroïnes agissent selon leurs propres désirs, pour réaliser leurs buts, souvent malicieux. Elles influencent les comportements et la vie des héros, afin de les dominer et, de même, gagner le pouvoir sur eux. C'est ainsi que les sources de la fatalité peuvent être de deux natures, à savoir, sensuelle et spirituelle. La première est donc inséparablement liée à la sexualité et comprend toute attrayance physique, ainsi que tout plaisir charnel, qui perdent l'homme et permettent à la femme de gagner non seulement le corps, mais aussi le coeur de l'amant. Les femmes séductrices et adultères, donc les deux Guenièvres, en sont la meilleure illustration. La deuxième source de fatalité réside dans le pouvoir surnaturel des femmes en questions et se réalise par toute action magique, effectuée par des fées qui forcent l'homme à agir selon leur volonté. C'est ainsi que l'homme devient prisonnier, au service de cette nature malicieuse et funeste.

<sup>16</sup> K. Dybeł, „La *fole amour* dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, op.cit., p. 68.

<sup>17</sup> Cf. D. Berkvam Desclais, *Enfance et maternité dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles*, op.cit., p. 24.

<sup>18</sup> J. Gorecka-Kalita, „Ave Eva. Féminité funeste et féminité rédemptrice dans les romans du Graal composés au XIIIe siècle”, dans *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, édition établie par K. Modrzejewska, Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole 1999, p. 17. Il faut pourtant signaler que ce n'est pas l'unique image de la femme dans la littérature romanesque du XIIIe siècle, puisque „dans les romans du Graal, face à la figure funeste de la tentatrice, se dresse la figure rédemptrice de la sainte”, et même cette opposition n'est pas toujours si nette. De plus, c'est principalement la féminité rédemptrice qui triomphe dans ces romans (cf. ibidem, p. 21 ss.).

avouent ouvertement leur passion et lorsque celle-ci se trouve rejetée, elles luttent pour leur bonheur, en emprisonnant l'objet de leur amour ou en recourant aux enchantements ou aux ruses pour gagner une nuit d'amour.<sup>19</sup>

Ce sont donc les femmes, comme on dirait aujourd'hui, conscientes de leur sexualité qui évoque pourtant encore la notion du mal. À la lumière de ces réflexions sur l'amour, ainsi que sur l'évolution du roman arthurien, j'essaierai de découvrir la nature et la personnalité des deux héroïnes, dont le comportement vise à séduire les élus de leurs cœurs, et que je me suis permis alors d'appeler «tentatrices».

Quant à la vraie reine, les premiers textes qui évoquent l'histoire du légendaire Arthur, reconnaissent en Guenièvre la femme du roi qui possède des origines romaines, comme, dans le *Roman de Brut* de Wace et dans *Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth qui s'est d'ailleurs inspiré, dans beaucoup d'épisodes, des témoignages celtiques, entre autres, en évoquant la fin du grand Arthur. Pourtant, son nom dans la version galloise «Gwenhyvar» est souvent identifié avec celui de Maeve ou bien Mebdh, la reine divine de Connaught<sup>20</sup>. Ce nom celtique contient le mot *uindo*, qui veut dire «fée», «fantôme blanc» ou bien «beau», car la couleur blanche chez les Celtes était symbole de beauté, et puisque la beauté était identifiée avec les cheveux blonds, nous pouvons donc imaginer parfaitement le portrait de la reine Guenièvre<sup>21</sup>. De plus, Geoffroy de Monmouth, créant l'image de la reine, ne parle, dans son oeuvre, que de sa grande beauté par laquelle elle surpassait toutes les autres femmes, tandis que Wace lui attribue encore le trait de générosité et il loue l'élégance de son langage, par quoi il établit le portrait de la reine tel qu'il fonctionne dans les romans arthuriens<sup>22</sup>. En résumant, la Guenièvre galloise, encore bien dotée du caractère féérique, devient après un modèle d'une dame souveraine pourvue de qualités courtoises<sup>23</sup>. Les légendes celtiques ne parlent guère de l'amour adultère de Guenièvre et de Lancelot. C'est au XII<sup>e</sup> siècle que Chrétien de Troyes introduit pour la première fois cet épisode qui commence désormais à fonctionner dans la littérature médiévale, et c'est d'autant plus évident que c'est justement lui qui a introduit dans la littérature française du Moyen Âge le personnage du brave chevalier Lancelot qui, dans la légende du

---

<sup>19</sup> K. Dybeł, „La fole amour dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, op.cit., p. 67.

<sup>20</sup> Cf. F. Fleming, S. Husain, C. S. Littleton, A. L. Malcor, *Mity i Ludzkość – Celtowie: herosi świtu*, trad. R. Januszewski, Amber, Warszawa 1998, p. 117. Cet ouvrage, ainsi que l'article de I. Chojnowska, „Celtyskie źródła postaci królowej Ginewry w powieściach Chrétiena de Troyes”, dans *Kobieta w kulturze średniowiecznej Europy*, publié sous la redaction d'A. Gąsiorowski, PTPN, Poznań 1995, p. 121–127, et beaucoup d'autres études, telles que: G. Ashe, *Le Roi Arthur – Rêves d'un âge d'or*, trad. M.-F. de Paloméra, Seuil, Paris 1992, J. Frappier, *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, op.cit., et D. Régner-Bohler, *Préface à La Légende arthurienne*, Laffont, Paris 1989, sont consacrées à l'analyse des origines celtiques de Guenièvre.

<sup>21</sup> Cf. I. Chojnowska, „Celtyskie źródła postaci królowej Ginewry w powieściach Chrétiena de Troyes”, op.cit., p. 123.

<sup>22</sup> Cf. J. Frappier, *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, op.cit., p. 71.

<sup>23</sup> Cf. D. Régner-Bohler, *Préface à La Légende arthurienne*, op.cit., p. 11.

Graal, ainsi que dans la matière bretonne, est amant de la reine. Chez Chrétien de Troyes, la reine Guenièvre est avant tout la dame courtoise, adorée et honorée, qui anime la vie de la cour. Pour certains chercheurs, une telle présentation du personnage de Guenièvre prend ses origines dans la structure et dans l'organisation du pouvoir des sociétés celtiques, puisque chez les Celtes, le réel pouvoir royal appartenait toujours à la femme du roi, ce qui, de nouveau, confirme la thèse du prototype celtique de l'héroïne des romans de la Table Ronde<sup>24</sup>.

De plus, dans les romans arthuriens, aussi bien dans les romans de Chrétien de Troyes écrits en vers que dans les romans en prose, la reine se manifeste souvent comme une femme infidèle, donc adultère, et:

Il est certain que pour la société féodale, une femme infidèle est un danger. Elle affaiblit le lignage de son mari par la naissance des enfants illégitimes, l'appauvrit en le faisant élever des enfants d'un autre, et si elle est reine, risque de donner au pays un roi bâtard. Une telle conduite est donc intolérable.<sup>25</sup>

Certes, l'idéologie de l'amour courtois peut expliquer cette attitude de la reine. Pourtant, il existe aussi une autre théorie selon laquelle ce sont justement les survivances de la mentalité païenne qui jouent un rôle essentiel dans cette présentation de la reine. Ewa Prus constate à ce propos:

La France a été baptisée il y a longtemps déjà, mais le christianisme y est resté superficiel. Les rituels pratiqués sont bien chrétiens, mais la façon de penser, de concevoir la réalité est toujours païenne, pleine de symboles archétypaux dont on ne saisit pas toujours le sens mais qui exercent leur influence sur le cerveau et vivent leur vie occulte au fond de l'âme de l'homme médiéval. Ce sont ces symboles qui se manifestent sur les pages des œuvres littéraires et qui influencent, entre autres, l'image littéraire de la reine ou, dans un sens plus général, de la femme du seigneur. Une liberté de mœurs, bien interdite pour une reine féodale, est un trait caractéristique de la Déesse-Mère (...) Dans la tradition celte, la reine, qui est *imago* de la Déesse-Mère pour son peuple, «est infidèle par essence».<sup>26</sup>

Cela témoigne donc encore une fois des origines bien celtiques de la reine Guenièvre. De plus, le roi Arthur n'est pas du tout ridiculisé par le fait de posséder une femme infidèle, ce qui, de nouveau, trouve son explication dans la mentalité et dans l'organisation des sociétés celtiques, où la reine paraît toujours libre et égale en droits à son mari. De même, elle peut avoir des amants, ainsi que le roi, des concubines. C'est selon les règles de la société féodale que cette reine devient adultère<sup>27</sup>. Geoffroy Ashe résume cette évolution dans la perception de Guenièvre:

Reine celtique, avec une connotation divine ou non, elle aurait été l'égale de son époux. Replacée dans l'échelle de valeurs des auteurs médiévaux, cette égalité se traduit pour la reine par l'exercice de sa volonté: sa liberté de prendre des amants devient de l'infidélité. Plus tard, son amour pour Lancelot fait d'elle un être maléfique pour certains, tragique pour d'autres.<sup>28</sup>

<sup>24</sup> Cf. I. Chojnowska, „Celtyskie źródła postaci królowej Ginewry w powieściach Chrétiena de Troyes”, op.cit., p. 123.

<sup>25</sup> E. Prus, „Iseut, Guenièvre, Guibourc – image de la femme du seigneur”, dans *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, op.cit., p. 29.

<sup>26</sup> Loc.cit.

<sup>27</sup> Cf. G. Ashe, *Le Roi Arthur – Rêves d'un âge d'or*, op.cit., p. 16.

<sup>28</sup> Ibidem, p. 51.

À part la culture celtique, il existe encore tout un héritage littéraire de l'Antiquité, ainsi que du Moyen Âge, qui pourrait inspirer les auteurs aussi bien des romans en vers que des romans en prose, à créer une image complexe de la reine Guenièvre.

Comme je l'ai mentionné, la perception romanesque de la femme, et, par suite, le jugement porté sur ses faits, varient selon les époques. C'est ainsi que le roman courtois du XII<sup>e</sup> siècle idéalise une dame souveraine qui reste une inspiration pour un homme en l'encourageant dans ses exploits chevaleresques<sup>29</sup>. Une telle création de l'image féminine est bien propre aux romans de Chrétien de Troyes, où la dame semble toujours adorée et exaltée, c'est pourquoi la conception de l'amour qui devient charnel, n'évoque jamais la condamnation de la femme adultère. Pourtant, cette attitude change au XIII<sup>e</sup> siècle, où le roman prend une dimension de plus en plus mystique et où le sens des aventures ne s'explique que dans une perspective spirituelle. C'est ainsi que le cycle du *Lancelot-Graal* modifie un peu la vision de la reine Guenièvre, en adoptant cette optique religieuse qui commence à dominer le roman en prose. Le jeune Lancelot alors, le meilleur chevalier du monde, semble être destiné à accomplir les mystères du Saint Graal, vase où, selon la légende, Joseph d'Arimathie a recueilli le sang de Jésus-Christ. Cette mission peut être effectuée uniquement par un héros chaste, ce qui n'est pas le cas de Lancelot, puisqu'il vit dans le péché de l'amour coupable avec la reine Guenièvre. La quête du Graal appartient donc au fils de Lancelot, Galaad. L'amour adultère de son père et de Guenièvre entraîne, dans la dernière partie du cycle intitulée la *Mort le Roi Artu*, la destruction du monde arthurien<sup>30</sup>. Cette différence entre les romans en vers et les romans en prose est très bien exprimée par Joanna Gorecka-Kalita qui constate dans ses réflexions:

Dans le Chevalier de la charrette de Chrétien de Troyes, l'amour de la reine adorée était pour le héros le bien suprême, et l'amante n'était pas reconnue «coupable». Tel est son status encore au début du *Lancelot*, roman cyclique et évolutif. Lancelot, amant de la reine, s'y présente comme le meilleur chevalier du monde et semble être désigné pour les plus hautes aventures – jusqu'à ce que les exploits graaliens envahissent l'univers arthurien et que, d'une épreuve à l'autre, il perd brusquement ce status. Il garde «toute la prouesse et la valeur qui peuvent exister dans un homme corrompu», mais l'amour de la reine, nommé désormais sans ambages le péché de luxure, devient une tare, un esclavage et un aveuglement. (...) À cause de la femme, Lancelot, dont le nom de baptême était Galaad, se voit exclu d'exploits qu'aurait pu annoncer son nom. Ironiquement, il ne contribuera à l'achèvement des aventures du Graal que par cette même luxure, en engendrant Galaad qui rachètera la faute du père (...).<sup>31</sup>

Le *Lancelot propre* accuse la reine, d'une manière explicite, de la chute morale de Lancelot, mais c'est dans le roman de *Perlesvaus* que la faute est répartie également sur les deux amants, et une véritable attitude misogyne se laisse voir dans la *Quête du Saint-Graal*, où Guenièvre est coupable du péché

<sup>29</sup> Cf. J. Gorecka-Kalita, „*Ave Eva*. Féminité funeste et féminité rédemptrice dans les romans du Graal composés au XIII<sup>e</sup> siècle”, op.cit., p. 18.

<sup>30</sup> Cf. J. Frappier, *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, op.cit., p. 12.

<sup>31</sup> J. Gorecka-Kalita, „*Ave Eva*. Féminité funeste et féminité rédemptrice dans les romans du Graal composés au XIII<sup>e</sup> siècle”, op.cit., p. 19.

d'adultère<sup>32</sup>. De plus, «la *Quête* insiste inlassablement sur la nécessité de la confession et de la confession fréquente. C'est parce que la reine Guenièvre s'était mal confessée le jour de son mariage que le démon entra en elle; c'est Satan qui lui fit jeter sur Lancelot le regard qui les perdit tous deux»<sup>33</sup>. En résumant cette évolution du personnage de la reine, il n'est pas abusif de constater que

Guenièvre de la *Charrette*, adorée de Lancelot, se trouve dans la *Quête* sur un autre pôle et préfigure déjà Guenièvre de *La Mort le Roi Artu*: celle qui sera la cause ultime de la destruction du royaume arthurien.<sup>34</sup>

Certes, la reine Guenièvre reste une héroïne pourvue d'une personnalité bien riche et complexe qui, en plus, évolue tout au long de l'action romanesque, non seulement du cycle du *Lancelot-Graal*, mais aussi, dans une perspective plus vaste, de la création des romans arthuriens. C'est d'autant plus évident que les auteurs français, eux aussi, ont ajouté beaucoup de motifs, comme celui selon lequel c'était la reine Guenièvre qui avait apporté à Arthur, en dot de mariage, la Table Ronde, ce qui n'est d'ailleurs qu'une pure fiction littéraire, mais ces motifs enrichissent, sans doute, l'action ainsi que les personnages de ces romans. Incontestablement, Guenièvre est une dame courtoise par excellence, une bonne et sage reine qui rachète finalement son péché, choisissant la vie religieuse au couvent. Telle est, d'ailleurs, son image dans le *Lancelot en prose*, où nous lisons:

Mout fu la reine Guenievre de grant biauté, mais rien ne monta la biauté a la valor que ele avoit, car fu de totes les dames la plus preuz et la plus vaillanz, et avoc tot ce li dona Dex si beles graces que nule tant ne fu amee ne prisiee de toz cels qui la veoient.<sup>35</sup>

Pourtant, dans son existence romanesque, elle incarne aussi les traits d'une femme tentatrice.

Le caractère séducteur de Guenièvre s'exprime par son amour pour Lancelot, ou, plutôt, par l'amour qu'elle inspire en lui. Ce sentiment, qualifié souvent de *fole amor*, commence à germer déjà dans la partie principale du cycle, à savoir dans le *Lancelot en prose*, et il éclate ensuite tout au long de l'action pour atteindre son apogée et, enfin, son déclin dans la *Mort le Roi Artu*. L'amour de la reine et du jeune chevalier est, sans aucun doute, charnel, et c'est un des principes troubadouresques de l'amour courtois. Pourtant, l'adjectif «courtois» s'applique-t-il bien à ce sentiment qui unit les deux amants? Selon Dominique Boutet, ce n'est pas toujours si évident, puisque «discretion et retenue sont des conditions indispensables à la qualité courtoise de l'expression de cet amour»<sup>36</sup>. Ces conditions ne sont donc pas accomplies dans le cas de ce couple. Les amants deviennent les victimes de cette passion dévastatrice, provoquée d'ailleurs par la femme, qui entraîne des conséquences fatales non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour toute la société chevaleresque du monde arthurien.

<sup>32</sup> Cf. *ibidem*, p. 20.

<sup>33</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, Champion, Paris 1918, p. 154.

<sup>34</sup> J. Gorecka-Kalita, „Ave Eva. Féminité funeste et féminité rédemptrice dans les romans du Graal composés au XIII<sup>e</sup> siècle”, *op.cit.*, p. 20.

<sup>35</sup> *Lancelot du Lac*, t. I, *op.cit.*, p. 122.

<sup>36</sup> D. Boutet, „Arthur et son mythe”, dans *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, études recueillies par J. Dufournet, Champion, Paris 1994, p. 46.



L'amour de Lancelot et de Guenièvre, bien qu'il soit réciproque et volontaire, cause de la souffrance. Or, cette souffrance semble être extériorisée uniquement par Lancelot, pendant que la reine, capable de cacher les signes visibles de l'état amoureux, retient son pouvoir sur le pauvre chevalier. De plus, elle exprime rarement ses sentiments et, comme l'ajoute Monique Santucci, «il faut d'ailleurs pour cela qu'elle soit en pleine crise de jalousie ou au bord du désespoir»<sup>37</sup>. Quant à Lancelot, il reste tout timide, presque paralysé, à chaque fois qu'il la voit, comme c'était quand il l'a rencontrée pour la première fois:

Lors lo prant la reine par la main, si li demande don il est. Et qant il la sant, si tressaut toz autresin com s'il s'esveillast, et tant pense a li durement qu'il ne set qu'ele li a dit.<sup>38</sup>

La force de son sentiment est si grande qu'il n'y a pas une chose sur terre qu'il ne fasse pour elle, il est le chevalier de sa reine, complètement soumis à sa volonté. Guenièvre, de sa part, tombe aussi amoureuse du jeune chevalier et elle admire même ouvertement sa beauté physique:

Mais puis avint que cele qui desor toz autres lo devisa, ce fut la vaillanz reine Guenievre, dist que Dex ne li avoit pas doné piz a outrage, de grant ne de gros ne d'espesseté qui i fust, car autresin estoit granz li cuers en son endroit, si covenist que il crevast par estovoir, s'il n'eüst tel estage o il se reposast a sa mesure. 'Ne se ge fusse, fist ele, Dex, ja an Lancelot ne meïsse ne plus ne mains.'<sup>39</sup>

Pourtant, elle ne se laisse pas entraîner par la passion jusqu' à en perdre le contrôle. C'est pourquoi elle prend le dessus sur Lancelot qui est même capable de pleurer à cause de cet amour tragique, bien qu'il ne le dise pas explicitement:

Et il ploroit si espesement comme l'aive li pooit plus espesement venir as iauz, mais au plus que il pooit se gardoit d'estre oïz. Et an son plor disoit sovant: 'Ha! las, chaitis! que porrai faire?'<sup>40</sup>

Évidemment, c'est l'amour qui fait naître la douleur, c'est une sorte de fatalité qui pèse sur Lancelot et qui l'empêche d'être heureux. Ce mal d'amour est d'autant plus grand que la reine, comme une vraie «femme fatale», blesse parfois, par ses paroles, le pauvre amoureux, et, en plus, elle en tire un certain plaisir:

Et ce disoit ele bien por veoir coment ele lo porra metre a malaise, car ele cuide bien que il ne pansast d'amors s'a lui non, ja mar aüst il fait por li se la jornee non des noires armes. Mais ele se delitoit durement an sa messaise veoir et escouter.<sup>41</sup>

L'amour de Lancelot et de Guenièvre devient, à un moment donné, charnel, bien que les amants ne se voient pas la plupart du temps, à cause de nombreux exploits chevaleresques de Lancelot. Cependant, les jours de leurs rencontres sont des moments heureux où ils peuvent jouir des plaisirs de l'amour. Pourtant, comme le constate Katarzyna Dybeł, les instants de bonheur que cet amour

<sup>37</sup> M. Santucci, „Amour, aimer dans *La Mort le Roi Artu*”, dans *La Mort le Roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, op.cit., p. 211.

<sup>38</sup> *Lancelot du Lac*, t. I, op.cit. p. 438.

<sup>39</sup> Ibidem, p. 142.

<sup>40</sup> Ibidem, p. 856.

<sup>41</sup> Ibidem, p. 890.

procure «coûtent cher et se font, tôt ou tard, remplacer par un temps de malheurs et de drames, souvent irréversible»<sup>42</sup>. La reine désire que leur amour soit secret:

«Biaus douz ammis, fait ele au chevalier, ge suis vostre, tant avez fait; et mout an ai grant joie. Or gardez que la chose soit si celee com il est mestiers, car ge suis une des dames do monde don an a greignors biens oïz, et se mes los amproit par vos, ci avroit amor laide et vilaine.»<sup>43</sup>

Pourtant, il ne l'est pas dès le début, puisque les amants se rencontrent en compagnie de Galehaut, ami de Lancelot, et de la dame de Malehaut, amie de Guenièvre, qui constituent, eux aussi, un couple amoureux. Ces deux couples sont unis par une amitié profonde, d'autant plus que c'est justement Galehaut qui devient intercesseur de Lancelot auprès de Guenièvre, tandis que la reine favorise l'amour de celui-ci avec la dame de Malehaut<sup>44</sup>. C'est ainsi que les quatre amis se rencontrent, chacun en son couple, pendant les nuits d'amour: «Illuec demorerent grant piece, ne onques ne tindrent plait ne parole fors de baisier et d'acoler, comme cil qui volantiers lo faisoient»<sup>45</sup>. Guenièvre tentatrice profite de toute occasion pour revoir Lancelot, et, aussitôt qu'Arthur lui déclare qu'il sera absent, elle séduit Lancelot en l'invitant à passer la nuit avec elle<sup>46</sup>. Il n'y a donc aucun doute que leur amour est charnel, de même adultère et coupable, ce qui entraîne des conséquences bien désastreuses dans la réalité féodale de l'époque.

Une des conséquences de cette passion fatale des amants concerne Lancelot même qui, par son infidélité, a manqué aux devoirs féodaux envers le roi Arthur. Pour citer encore une fois Dominique Boutet:

L'hommage vassalique interdisait au vassal de nuire de quelque manière que ce soit à son seigneur, ce qui incluait explicitement le respect de l'épouse de l'autre. L'adultère commis avec la femme du seigneur était donc, outre une faute morale et sociale, un manquement au contrat féodal et était puni en tant que tel. Le *Lancelot* en prose avait certes pris la précaution de faire de Lancelot un «chevalier de la reine» et de ne lui faire jamais prêter d'hommage féodal à Arthur: mais la *souveraineté* du roi impliquait un lien analogue, surtout en ce début du XIII<sup>e</sup> siècle où le roi de France s'appliquait depuis quelque décennies à faire remonter vers lui la totalité des relations juridiques qui unissaient les seigneurs de son royaume. De surcroît, en entrant à la Table Ronde, Lancelot avait prêté le serment de fidélité, comme les autres compagnons.<sup>47</sup>

Dans cette perspective, la faute des amants est triple puisque, premièrement, c'est par Guenièvre que Lancelot a perdu son honneur chevaleresque et qu'il a couvert de honte le roi Arthur. De plus, les amants n'ont pas su cacher leur relation amoureuse, par quoi ils ont péché contre la courtoisie, et, enfin, comme le constate Dominique Boutet, «s'ajoute une troisième faute, qui pèse plus lourdement sur Guenièvre: l'amante est reine, marquée par l'onction du sacre, parèdre d'un roi oint. Le roman est loin de négliger cet aspect politico-religieux,

<sup>42</sup> K. Dybel, „La *fole amour* dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, op.cit., p. 61.

<sup>43</sup> *Lancelot du Lac*, t. I, op.cit., p. 894.

<sup>44</sup> Cf. F. Suard, „Lancelot et le chevalier enfermé”, dans *Approches du Lancelot en prose*, études recueillies par J. Dufournet, Champion, Paris 1984, p. 193.

<sup>45</sup> *Lancelot du Lac*, t. I, op.cit. p. 910.

<sup>46</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 518 ss.

<sup>47</sup> D. Boutet, „Arthur et son mythe”, op.cit., p. 47.

dont il perçoit parfaitement les ressources pathétiques»<sup>48</sup>. C'est pourquoi le roi Arthur, tout en étant conforme aux lois féodales de l'époque, désire à tout prix condamner sa femme au bûcher, ainsi qu'il veut punir Lancelot afin de venger sa honte, bien qu'il croie à peine à la trahison de sa femme lorsqu'Agravain, puis Morgane lui ont révélé pour la première fois la vérité<sup>49</sup>. Ce sont des conséquences désastreuses de cette passion, évoquées d'ailleurs par la définition de «fatalité», pour les amants eux-mêmes<sup>50</sup>. Il n'est pourtant pas exagéré de constater que la faute est surtout à Guenièvre qui est responsable de toute cette situation et «la seule faute dont Lancelot soit coupable, au bout du compte, est d'avoir aimé Guenièvre follement, c'est-à-dire sans se soucier des *losengiers* (...) qui sont toujours prêts à révéler les amours d'autrui (...)»<sup>51</sup>. L'amour adultère des amants, révélé publiquement, détruit donc l'amitié qui existait entre Lancelot et le roi Arthur et entraîne la fausseté et le mensonge dans leurs relations. Certes, la faute de Lancelot est atténuée par le fait qu'il n'est pas, proprement dit, vassal du roi<sup>52</sup>, mais cela n'empêche pas qu'il a quand même honni son ami. Lancelot, chevalier et amant à la fois, ce qui, de prime abord, ne s'exclut pas, reste déchiré entre le devoir de fidélité envers le roi et l'amour pour la femme de celui-ci. La reine, de sa part, regrette parfois d'avoir honni le plus prud'homme du monde, mais c'est «surtout lorsqu'elle doute de l'amour de Lancelot»<sup>53</sup>.

Les conséquences tragiques de cette *fole amor* inspirée par Guenièvre touchent avant tout Lancelot qui, aveuglé par la passion, subordonne sa vie aux exigences de sa bien aimée. Certes, la reine encourage Lancelot dans ses exploits chevaleresques et lui donne la force de combattre les obstacles rencontrés dans les aventures successives<sup>54</sup>. Cependant, Lancelot l'aime à tel point qu'il en perd la raison. L'influence maléfique de la reine quant au destin du chevalier est bien exprimée par Marie-Louise Ollier qui la résume en ces mots:

Dès le *Lancelot propre*, en ses premières lignes, il est clair que son destin d'amant de la reine ne s'accomplira que dans la perte et la mort. L'amour de Guenièvre exige renoncement et sacrifice dans son principe même: Lancelot connaît l'humiliation et la douleur d'être rejeté du Graal, mais aussi la mort de son ami Galehaut qu'il rejoindra

<sup>48</sup> Ibidem, p. 48.

<sup>49</sup> Cf. M. Bastide, „La Mort Artu, roman de l'obstination”, dans *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, op.cit., p. 225.

<sup>50</sup> Comme le remarque G. Ashe, „chez Lancelot et Guenièvre, l'amour va plus loin et conduit à la catastrophe lorsque Arthur est contraint de châtier la reine et que ses chevaliers se divisent en deux camps” (G. Ashe, *Le Roi Arthur – Rêves d'un âge d'or*, op.cit., p. 82).

<sup>51</sup> D. Boutet, „Arthur et son mythe”, op.cit., p. 49.

<sup>52</sup> Cf. F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 90.

<sup>53</sup> M. Santucci, „Amour, aimer” dans *La Mort le Roi Artu*, op.cit., p. 214.

<sup>54</sup> „L'amour de Guenièvre est ennobli par l'influence bienfaisante qu'il a sur Lancelot. Le héros ne cesse de proclamer que sans cet amour il ne serait capable d'aucun exploit, qu'il ne serait rien; et, chaque fois qu'il s' imagine n'être plus aimé, sa prouesse l'abandonne et il forsene” – F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 93.

seulement dans la tombe – et l'exil définitif d'une dame et d'une terre qui, pas plus l'une que l'autre, ne lui ont jamais appartenu.<sup>55</sup>

Cet amour, on dirait «fatal» par excellence, ôte à Lancelot la raison et le conduit à la folie:

Lanceloz est laianz tex conreez que il ne boit ne ne manjue por nul confort que l'an li face, et fait jornee tel duel a que nuns ne lo puet conforter. Et il a la teste voide, si li est montee une folie et une raige o chief si durement que riens ne puet a lui durer.<sup>56</sup>

Personne ne peut donc remédier à cet état de chose, sauf Guenièvre qui seule arrive à le calmer, puisqu'elle possède un grand pouvoir sur lui:

Ne nuns no puet faire ester am pais que la reine solement. Et si tost com ele li commande a ester am pais, ja puis ne se movra. Si an fait la reine tant que toz li siegles s'an mervoille.<sup>57</sup>

Cette souffrance vient alors de l'amour pour la reine. Comme le constate Daniel Poirion:

L'extase devant la reine, qui frappe le héros de stupeur, est le signe avant-coureur de cette maladie, de cette mélancolie héroïque, de cette hystérie qui frappera plusieurs fois l' amoureux, nécessitant un autre secours maternel pour le guérir, momentanément, grâce à un écu magique de la Dame du Lac<sup>58</sup>.

Il faut donc attendre la Dame du Lac qui, grâce au recours aux enchantements, arrive à le guérir de la folie<sup>59</sup>. De plus, les interventions de cette mère adoptive de Lancelot témoignent encore une fois du caractère destructif du sentiment qui unit les deux amants. C'est pourquoi elle offre même à Guenièvre l'écu fendu qui a pour but de la délivrer de la plus grande peine et de la plus grande douleur qu'elle a jamais éprouvées<sup>60</sup>. Cela annonce incontestablement la guérison des amants de cette union tragique.

Une des plus graves conséquences de la passion fatale de Guenièvre et de Lancelot est l'exclusion du héros de l'aventure graalienne, réservée uniquement à un chevalier chaste. «Esclave de la femme adultère, Lancelot ne sera pas le héros de la conquête du Graal»<sup>61</sup>. Lancelot, en tant que le meilleur chevalier du monde, devrait l'accomplir, comme il a accompli toutes les autres aventures, pourtant, «dans cette double passion, celle de l'aventure et celle de l'amour, terrienne et non céleste, il renonce en même temps à s'appeler Galaad et à être le héros du Graal»<sup>62</sup>. Or, cette passion qui unit les deux amants semble être plus forte qu'eux mêmes, parce que la reine est bien consciente qu'elle prive Lancelot, par son amour, de l'honneur de participer à la plus haute aventure, et

<sup>55</sup> M. L. Ollier, „Le sens du procès dans *La Mort Artu*”, dans *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, op.cit., p. 179.

<sup>56</sup> *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 534.

<sup>57</sup> Ibidem, p. 538.

<sup>58</sup> D. Poirion, „La Douleureuse Garde”, dans *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, op.cit., p. 39.

<sup>59</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 542 ss.

<sup>60</sup> Cf. ibidem, p. 150 ss.

<sup>61</sup> J. Frappier, (éd.), *L'introduction à La Mort le Roi Artu*, Droz, Genève 1964, p. 9.

<sup>62</sup> M. de Combarieu du Grès, „Le *Lancelot* comme roman d'apprentissage. Enfance, démesure et chevalerie”, dans *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, op.cit., p. 130.

elle le regrette beaucoup<sup>63</sup>. La fatalité de ce sentiment coupable est bien là; Guenièvre aime Lancelot de tout son cœur, et puisqu'elle l'aime autant, elle aurait voulu qu'il eût accès aux choses suprêmes, mais elle n'y peut rien. Il est probable, également, qu'elle ne veut rien faire pour qu'il réalise son destin, et dans ce cas – là, ce ne serait plus la fatalité de la passion mais le côté funeste de son caractère féminin qui entre en jeu. Quoi qu'il en soit, l'impossibilité d'accéder au Graal n'est qu'un résultat d'une passion amoureuse pour la femme qui tente et qui séduit l'homme à tel point qu'il n'est pas capable de lui résister. Comme le constate Albert Béguin dans la préface à la *Quête du Graal*,

C'est toute l'histoire de Lancelot, du sympathique Lancelot, auquel ne manque aucune vertu de chevalerie, qui est pétri de bonne volonté et qui désire l'amour de Dieu, mais qui sacrifie à la morale courtoise. Vouant un culte à la reine Guenièvre, il sera retenu loin du Graal. Son aventure est admirablement contée dans la *Quête*, avec un sens profond de l'humaine faiblesse, une compassion vraie pour le pécheur, pour ses tristesses, ses fatalités internes, ses retours à l'espérance et ses appels à la miséricorde. C'est un long dialogue, ou un difficile combat de l'âme pécheresse avec la grâce. Pauvre Lancelot, qui a donné à la Reine ce qu'il devait réserver à Dieu, il le paiera d'abord de toute sa gloire passée, puis sera arrêté sur le seuil du sanctuaire. (...) Lancelot rentrera donc à la cour, vaincu dans la quête sainte, retenu par le poids de sa faute, mais certain de la miséricorde divine et conscient de la justice de son sort.<sup>64</sup>

L'amour fatal de Lancelot et de Guenièvre est donc ici l'obstacle à la perfection des vertus du jeune chevalier, et la femme tentatrice est l'ennemie de l'homme. C'est d'ailleurs dans la *Quête du Saint Graal* que nous entendons cet avertissement que la beauté féminine «n'est qu'un piège, une tentation diabolique, ainsi que l'enseigne la doctrine de l'Église, et la passion inspirée par la femme à l'homme devient l'insurmontable obstacle à sa perfection morale»<sup>65</sup>.

Il existe encore une conséquence, peut-être la plus grave, de cet amour interdit, et c'est bien l'anéantissement du royaume de Logres qui implique la fin des aventures du monde arthurien. Comme le constate Geoffrey Ashe, «cette liaison coupable devient une bombe à retardement dont on sait qu'elle explosera un jour ou l'autre»<sup>66</sup>. C'est également la fin du grand roi Arthur qui, après avoir tué le traître Mordred, usurpateur et séducteur de la reine, est mortellement blessé dans la bataille de Camlan, et amené sur l'île d'Avalon. Tous ces événements sont racontés dans la partie finale du cycle, dans la *Mort le Roi Artu*. C'est sur ses pages que nous retrouvons Lancelot et Guenièvre de nouveau retombés dans le péché d'adultère, et c'est là que leur passion atteint son apogée, ainsi que son déclin<sup>67</sup>. C'est justement là que nous pouvons découvrir, d'après le comportement de la reine poussée tantôt par la jalousie<sup>68</sup> et même par la haine<sup>69</sup>, tantôt par l'amour acharné envers son bien aimé, le côté funeste de son caractère, et c'est enfin là que les amants reviennent sur la bonne voie et

<sup>63</sup> Cf. F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 94.

<sup>64</sup> A. Béguin, Y. Bonnefoy, (réd.), *La préface à La Quête du Graal*, Seuil, Giraudon 1965, p. 32.

<sup>65</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 418.

<sup>66</sup> G. Ashe, *Le Roi Arthur – Rêves d'un âge d'or*, op.cit., p. 17.

<sup>67</sup> Cf. *La Mort le Roi Artu*, op.cit., p. 3 ss.

<sup>68</sup> Cf. *ibidem*, p. 49.

<sup>69</sup> Cf. *ibidem*, p. 69.

rachètent leur péché, consacrant leur vie à Dieu, puisque Guenièvre entre au couvent, après avoir refusé les amours de Mordred, bien qu'elle n'ait pas hésité «...à devenir la complice et l'épouse de l'usurpateur» dans la version de Geoffroy de Monmouth<sup>70</sup>, tandis que Lancelot se fait ermite<sup>71</sup>. Cependant, pour citer encore une fois Katarzyna Dybel: «Si la fin de la vie de Lancelot est finalement heureuse, dans la *Mort le Roi Artu*, ce n'est nullement à cause de Guenièvre. C'est plutôt, au contraire, parce que le plus courtois amant du monde, a renoncé enfin à sa reine»<sup>72</sup>.

L'amour adultère de Lancelot et de Guenièvre ne pouvait pas exister dans la réalité des valeurs chrétiennes et féodales, et, une fois découvert, il devait être condamné. Cet amour «se montre égoïste, frénétique, maladif, aliénateur et destructeur pour l'individu et pour la société»<sup>73</sup>. L'amante est non seulement une femme mariée mais aussi la reine, ce qui implique, dans la mentalité de la société médiévale, une attitude irréprochable. Compte tenu de l'aspect tentateur de son caractère, elle n'atteint pas cet idéal. Certainement, c'est grâce, ou, peut-être, à cause de sa beauté physique que Guenièvre a la force de séduire les hommes qui se montrent incapables de résister à ses charmes, comme c'est le cas de Mordred. Certes, la reine inspire de l'amour, mais cette passion désastreuse est, le plus souvent, une source de malheurs, c'est évident, vu la spécificité du roman arthurien en prose qui «ne donne à la *fole amour* aucune chance de mener à une fin heureuse les liaisons dangereuses des amants»<sup>74</sup>. C'est justement la *Quête du Saint Graal* qui nous présente le portrait le plus dépréciatif de cette femme:

(...) pervertie par la force corruptrice du mal, par la concupiscence, la pécheresse et la tentatrice, réunies en la seule personne de notre première mère. Les incarnations successives d'Eve dans la *Quête* sont: d'abord la reine Guenièvre, la tentatrice, symbole vivant de luxure (...) <sup>75</sup>.

Quel est donc le vrai visage de cette reine dont chacun des témoignages littéraires construit une image différente, toujours modifiée et enrichie selon les goûts de l'époque donnée? Est-elle une noble et généreuse dame qui remplit bien son rôle de reine, ou elle n'est qu'une pécheresse qui, dépourvue de toute vertu morale, conduit les hommes, victimes de la passion funeste, à la damnation? Compte tenu de la complexité du caractère féminin, il semble que

<sup>70</sup> Cf. J. Frappier, *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, op.cit., p. 56.

<sup>71</sup> M. Santucci remarque à ce propos: „Le sort réservé aux amants est d'ailleurs très significatif: ni Lancelot ni Guenièvre ne meurent d'amour (...) Mais tous deux finissent leur vie dans une sorte de mort au monde d'ici-bas, puisque Guenièvre, surtout par peur il est vrai, décide de se retirer dans une abbaye et que Lancelot (...) se laisse porter par le hasard et arrive dans un ermitage. Les deux amants ne se rejoignent donc pas dans la mort et tous les deux ont renoncé aux *deliz del siecle* pour se mettre au service de Notre Seigneur” (M. Santucci, „Amour, aimer dans *La Mort le Roi Artu*”, op.cit., p. 205).

<sup>72</sup> K. Dybel, „La *fole amour* dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, op.cit., p. 66.

<sup>73</sup> Ibidem, p. 71.

<sup>74</sup> Ibidem, p. 62.

<sup>75</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 442.

ces deux jugements contradictoires ne soient pas très éloignés de la vérité, ce qui rend le personnage de Guenièvre encore plus romanesque.

La deuxième héroïne qui, par sa personnalité littéraire, nous préoccupe dans le cadre des réflexions sur la féminité séductrice est celle que les textes appellent la fausse Guenièvre. C'est justement elle qui, poussée par la volonté de devenir reine, séduit le roi Arthur à tel point qu'il tombe amoureux d'elle. Par ses faits et par son comportement qui reflètent sa nature malicieuse, la fausse Guenièvre cause beaucoup de malheurs non seulement aux autres mais aussi à elle-même. Les conséquences de ses actions et, plus exactement, de sa machination auraient été fatales si la vérité n'avait pas été révélée à temps. C'est pourquoi elle s'inscrit parfaitement dans la galerie des personnages féminins funestes du cycle du *Lancelot-Graal*.

Il est important de signaler que l'épisode de la fausse Guenièvre existe dans deux versions qui semblent être l'une le résumé de l'autre. Pourtant, la version plus courte n'est nullement une condensation de la plus longue «mais une rédaction différente d'un même récit»<sup>76</sup>. De plus, la version longue, qui, dans l'édition des Lettres Gothiques, s'enferme dans le troisième tome, supplémentaire, du *Lancelot du Lac* et qui commence par le deuxième départ de Lancelot et de Galehaut pour Sorelois, est mieux réussie, du point de vue littéraire, que la version courte qui est contenue dans le deuxième tome de la même édition. En plus, elle est probablement du même auteur que tout le roman du *Lancelot du Lac*, ce qui n'est pas le cas de la version raccourcie qui diffère beaucoup de cette première par son style, et même parfois par son contenu<sup>77</sup>. Ce qui est aussi surprenant, c'est que les épisodes et les événements communs aux deux récits diffèrent parfois quant au temps et quant au lieu de l'action<sup>78</sup>. Cependant, pour présenter le portrait le plus précis et le plus complet de la fausse Guenièvre, je vais m'appuyer, dans mes réflexions, sur les deux versions du même épisode. Il reste à ajouter encore que la version longue du récit introduit des épisodes et des événements qui n'apparaissent pas dans la version raccourcie, tels que l'épisode du maître Hélie ou celui qui raconte l'histoire des deux ponts. Pourtant, ils n'ont pas de grande influence sur le personnage de la fausse Guenièvre et ils ne changent nullement l'image de cette femme malicieuse, sauf que la fin et la mort de notre héroïne en question ne sont pas les mêmes dans les deux versions. Qui est donc cette femme qui a tourmenté autant la vie de la cour du roi Arthur? D'où vient-elle et dans quel but arrive-t-elle? Quelles sont, enfin, les causes de son comportement, ainsi que sa manière d'agir?

L'arrivée à la cour de la fausse Guenièvre a déjà bouleversé tous ceux qui y étaient assemblés, puisqu'elle avait déclaré, d'abord par sa messagère et par une lettre où elle expliquait sa cause, ensuite personnellement, que c'était elle qui était l'épouse légitime du roi Arthur et elle a accusé la reine Guenièvre d'avoir usurpé le pouvoir. Elle a révélé à Arthur que c'était elle qui était la vraie fille du roi Léodagan de Carmélide et que cette femme qui avait occupé sa place

---

<sup>76</sup> Ibidem, p. 371.

<sup>77</sup> Cf. ibidem, p. 371–377. Ferdinand Lot propose une analyse comparative des deux versions, s'appuyant sur le texte de l'édition Sommer.

<sup>78</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 613–675, et *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit.

n'était qu'une fille du sénéchal royal. Elle est donc venue pour réclamer ses droits, pour reprendre le pouvoir dont elle avait été privée et, enfin, pour chasser l'usurpatrice du trône. Selon elle, le roi Léodagan, son père, l'avait donnée pour femme à Arthur, ainsi qu'il lui avait offert la Table Ronde en cadeau de mariage. C'était justement pendant la nuit de noces qu'elle avait été trompée par cette usurpatrice qui l'avait mise ensuite en prison et qui jouait maintenant le rôle de la légitime épouse royale<sup>79</sup>. Cette déclaration, bien choquante, non seulement pour le roi et la reine mais aussi pour toute la cour, n'était pourtant qu'un mensonge cruel, comme le texte le dit explicitement: «(...) anz avoit la damoiselle trop grant duel par coi elle avoit ce esmeu»<sup>80</sup>. En réalité, elle même était cette fausse Guenièvre qui a essayé, déjà pour la deuxième fois, de commettre une telle trahison envers la véritable et légitime reine Guenièvre. Certes, elle l'a fait sur le conseil d'un vieux chevalier Bartelai qui voulait se venger d'un jugement du roi Arthur, car celui-ci l'avait déshérité autrefois en raison d'un homicide<sup>81</sup>. Pourtant, cela ne la disculpe pas de sa conduite punissable. Cette accusation était un véritable affront à la vraie Guenièvre et ces mots mensongers l'ont affligée beaucoup, bien que les chevaliers de la Table Ronde, avec Lancelot en tête, aient déclaré qu'ils allaient défendre sa cause. La reine en ressentait une grande douleur et elle était persuadée que c'était à cause de son péché d'adultère avec Lancelot que cette punition était tombée sur elle<sup>82</sup>. Comme l'a commenté Ferdinand Lot, «la reine pécheresse expie sa faute par cette terrifiante épreuve»<sup>83</sup>.

La tentative maladroite de la fausse Guenièvre d'occuper la place de la reine témoigne de son caractère malicieux. Les causes de son comportement résident dans le désir de posséder le pouvoir<sup>84</sup>, ainsi que dans celui de séduire le roi et devenir son amant<sup>85</sup>, voir la tentative d'enlever Arthur, afin de le soumettre à sa propre volonté, ainsi que pour se faire aimer. Elle prépare l'enlèvement du roi avec Bartelai qui lui conseille de commettre une nouvelle trahison:

«Mes je vos conseillearai sor toz ceaus qui conseil vos porront doner, quar quant l'en a une si haute chose comencié, l'en ne doit mie por pechié leissier que [l'en ne s'en isse] a onor. Ne je ne voi mie coment vos puissiez iceste chose a chief mener, s'il n'i a traison ou altre desloialté. [Mais miex ameroie traison ou autre desleialté] a faire par coi je venisse d'une grant chose a chief que je eusse enprise que je remansisse honiz et perdisse ce que j'avroie desiree, et ge vos enseignerai a venir mult bien a chief de ceste chose issi com je vos ai dit par quoi vos remandroiz honoree et porrez avoir ce que vos desirrez.»<sup>86</sup>

<sup>79</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 96.

<sup>80</sup> Ibidem, p. 197.

<sup>81</sup> Cf. ibidem, p. 198.

<sup>82</sup> Cf. ibidem, p. 230.

<sup>83</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 67.

<sup>84</sup> „La demoiselle qui lo roi en maine n'est mie dolante, ainz est liee sor totes cels qui onques eüssient joie, car or cuide ele bien tant porchacier que ele soit reine coronee de Bretagne, puis que ele a lo roi an baillie”, *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 628.

<sup>85</sup> „Quand elle machine avec Barthelai le complot qui doit lui permettre de devenir reine de Logres, elle mise avant tout sur l'amour qu'elle veut inspirer à Arthur. Il s'agit donc d'enlever le roi et de l'emprisonner dans un château afin de le séduire plus aisément” (L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, op.cit., p. 428).

<sup>86</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 202.



Bartelai le Vieux est donc un homme dépravé qui pousse la fausse Guenièvre vers la trahison et elle, elle est si faible qu'elle n'est pas capable de le lui refuser. Bartelai lui propose alors de faire savoir au roi que dans la forêt se trouve un grand sanglier et de l'inviter ainsi à la chasse. Là, les chevaliers de la fausse Guenièvre vont enlever le roi pour l'amener ensuite au royaume de Carmélide et l'emprisonner dans un château. La fausse Guenièvre y consent et elle en est fort joyeuse et satisfaite<sup>87</sup>. C'est ainsi qu'elle gagne le pouvoir sur Arthur. Son hypocrisie ne connaît pas de limites quand elle feint devant toute la cour qu'elle ne sait pas où est le roi: «Quant la demoiselle vint devant les barons, si demanda le roi Artu autresi com elle ne seust de lui nouvelles»<sup>88</sup>. De plus, elle déclare qu'elle « voit bien que li rois Artus se moine vers lui trop desloialment come cil qui por li se repont, et que elle ne pot avoir en sa maison droiture »<sup>89</sup>. Enfin, elle part «et fait semblant d'estre mult corecie et molt dolante»<sup>90</sup>. La perfidie et le mensonge ne lui sont donc pas étrangers.

Quand elle revient dans son pays, elle trouve Arthur emprisonné dans le château des Enchantements. Par ce fait, elle a, en quelque sorte, recours à la magie, ce qui la rapproche de la fée Morgane. La fausse Guenièvre, bien qu'étrangère au monde surnaturel, montre certains traits d'une fée de type morganien, celle qui enlève le héros dans l'autre monde, afin de le posséder, ainsi que de se faire aimer. Pour citer encore une fois Laurence Harf-Lancner: «L'insertion d'un personnage féminin dans un schème merveilleux peut éclairer d'un jour nouveau une figure qui paraît étrangère au monde surnaturel»<sup>91</sup>. Elle ajoute après que la fausse Guenièvre «remplit, dans la mythologie du *Lancelot*, la même fonction que la fée Morgue: elle tente d'enlever un héros au monde de la cour pour l'attirer dans un univers de tromperie et d'illusion»<sup>92</sup>. La fausse Guenièvre n'est ni fée ni femme surnaturelle venue d'un autre monde, mais sa façon d'agir ressemble beaucoup à celle des enchanteresses qui, par enlèvement, essaient de prendre le pouvoir sur l'homme, d'autant plus qu'elle se sert des breuvages et des incantations pour avoir le contrôle sur Arthur: «Elle avoit si conroié le roi par poisons et par charrés qu'il n'osoit riens contredire qui li pleust, si avoit tant fet que ja la haoient tuit si baron»<sup>93</sup>.

La fausse Guenièvre se sert aussi de ses charmes féminins et, par sa beauté charnelle, elle séduit le roi et fait de lui son amant. Elle est «une femme qui incarne toutes les puissances mauvaises de l'autre monde»<sup>94</sup>. Juste au début de l'emprisonnement, la fausse Guenièvre explique à Arthur ses raisons:

«Rois Artus, or ai je tant fet que je vos ai que par force que par engien. Et sachiez que jamés en vostre vie n'istrez hors de ma prison devant que je avrai en ma baillie toz ceaus de la Table Reonde, si come mes pieres les vos dona por moi en mariage, et puisque je ne

---

<sup>87</sup> Cf. *ibidem*, p. 208.

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 212.

<sup>89</sup> *Ibidem*, p. 214.

<sup>90</sup> *Loc.cit.*

<sup>91</sup> L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, *op.cit.*, p. 427.

<sup>92</sup> *Loc.cit.*

<sup>93</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, *op.cit.*, p. 298.

<sup>94</sup> L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, *op.cit.*, p. 428.

puis avoir droit de vos debonairement, si est bien droiz que je l'en preigne et je l'en prendrai si grant qu'a toz jors en sera parlé après ma mort.»<sup>95</sup>

Elle est très orgueilleuse et elle n'essaie même pas de cacher par quels moyens elle gagne tout ce qu'elle désire. Elle est bien consciente de sa faute et de son péché, et, même si elle effectue uniquement les ordres de Bartelai, elle ne fait rien pour le contredire et pour mettre fin à cette tromperie maléfique. En tant que complice de Bartelai, la fausse Guenièvre est aussi coupable que lui. Le roi, de son côté, se laisse facilement séduire puisque:

Elle le venoit sovent veoir, tant que li rois la trouva si cortoise et si de bones parolles que mult li plot et mult [s']en oblia de la grant amor que il avoit a la roine. Et tant com il demora en la prison, gisoit il avec lui.<sup>96</sup>

Selon la version plus courte du même récit, le roi tombe amoureux d'elle par l'effet du breuvage magique et, loin de renoncer aux plaisirs charnels, il couche volontiers avec elle:

Et lors vint la damoiselle devant lui, qui mout fu de grant biauté, si li dist que en cel lit gerront il entr'es deus. Et li rois, qui ja l'avoit amee par lo bevrage qu'ele li avoit doné, respont que ce li plaist mout.<sup>97</sup>

C'est alors grâce à l'attrait sexuel et grâce aux plaisirs sensuels, ainsi qu'aux puissances de la magie, qu'elle domine le roi, et elle reprend le pouvoir sur lui à tel point qu'il déclare qu'il serait prêt à faire tout ce qu'elle lui demandera<sup>98</sup>.

Ses exigences sont assez grandes, puisqu'elle désire être épouse du roi et reine<sup>99</sup>. En conséquence, Arthur chasse la vraie Guenièvre du trône et prend pour femme celle qui n'a aucun droit de l'être. Comme le constate Ferdinand Lot, «sa conduite dans l'épisode de la fausse Guenièvre est la plus laide action de toute sa vie. L'aventurière lui inspire une si folle passion, qu'il fait tout pour envoyer au bûcher sa femme légitime»<sup>100</sup>. Arthur est si aveuglé par cette passion maléfique qu'il ne veut même pas écouter les défenseurs de la vraie Guenièvre, «car li rois se tenoit encontr'aus»<sup>101</sup>. Il croit par contre au faux serment de Bartelai et des barons de Carmélide et «en ceste maniere fu la roine gitee de s'anor et l'autre que droit n'i avoit fu tenue por roine, et ce fu la chose que li rois Artus fist dont il fu plus blasmez»<sup>102</sup>. Cette phrase exprime bien d'ailleurs l'attitude de l'auteur même qui se prononce contre le roi. La fausse Guenièvre possède un si grand pouvoir sur Arthur, qu'elle lui interdit de donner une terre à la vraie reine et, en plus, elle lui déclare qu'elle va se laisser faire mourir de faim s'il le fait<sup>103</sup>. Le roi ne veut pas quitter sa nouvelle épouse, bien que les chevaliers de la Table Ronde défendent la vraie Guenièvre et qu'ils essayent de le convaincre qu'avec ce mariage, il plonge dans le péché<sup>104</sup>. Il est si amoureux

<sup>95</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 216.

<sup>96</sup> Loc.cit.

<sup>97</sup> *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 628.

<sup>98</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 216.

<sup>99</sup> Cf. ibidem, p. 218.

<sup>100</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, op.cit., p. 92.

<sup>101</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 238.

<sup>102</sup> Loc.cit.

<sup>103</sup> Cf. ibidem, p. 284.

<sup>104</sup> Cf. ibidem, p. 288.

d'elle qu'il ne se soucie pas du fait que le pape met en interdit le royaume de Logres pendant vingt et un mois, car le roi a osé répudier sa femme sans le consentement de l'Eglise<sup>105</sup>. La fausse Guenièvre accuse le roi d'avoir vécu dans l'adultère, tandis que c'est justement elle qui le force à commettre ce péché. Sa perfidie est si grande qu'elle n'a même pas peur de la punition divine et, renversant les choses, elle ose dire que la vraie Guenièvre sera condamnée à la damnation pour ces péchés qu'elle a commis:

Mais, se Deu plaist, encor en avra cele son guerredon qui porchaça par quoi nos fumes departi. Et s'ele ne lo compere en cest siegle, si lo comparra ele en l'autre, se Dex rant les desertes si com l'Escripture nos promet, car puis que li hom depiece a son pooir ce que Dex a establi en Sainte Eglise, il est anemis Jhesu Crist et doit avoir perdu tant d'anor con nos atandons a avoir en la grant joie.<sup>106</sup>

Elle parle donc de la reine Guenièvre, pendant qu'elle devrait se rendre compte que c'est sur elle même que doit tomber cette punition divine, ce qui, d'ailleurs, arrive bientôt.

La fausse Guenièvre, ainsi que son ami Bartelai, acquièrent une étrange et grave maladie:

Elle perdi la force de toz ses membres des li pié jusqu'à la cervel de la teste que de nuit ne se puet aidier fors des iaus et de la boche et des oreilles; si la prist une maladie si diverse qu'elle comença a porrir as piez aval et ala einsy porissant en contremont jusqu'a la fin; mais longement dura en la maladie et puiot si durement quant elle comença a porir as piez que riens ne la pooit soffrir qui pres en fust. Celle nuit meismes qu'ele prist ceste enfermeté fu altresi conrez Bertelac li Valz.<sup>107</sup>

Leur punition est grande et le roi Arthur en souffre beaucoup<sup>108</sup>. Le sentiment qu'il éprouve pour elle est si fort que «même quand le châtimement du ciel fait périr l'impostrice, le roi la regrette au fond du cœur»<sup>109</sup>. Selon Laurence Harf-Lancner, c'est bien par une intervention surnaturelle que cette maladie affreuse tombe sur ces deux complices<sup>110</sup>. Pour comble de malheur, le roi tombe, lui aussi, malade, comme si tous les protagonistes coupables de cet épisode devaient expier leurs fautes. Il se confesse alors devant le frère Amustan, son ancien chapelain qui, d'ailleurs, connaît très bien la vraie fille du roi Léodagan de Carmélide car il l'accompagnait depuis son enfance, et qui promet à Arthur de reconnaître sa légitime épouse. C'est ainsi qu'il va confesser la fausse Guenièvre qui lui avoue tous les péchés qu'elle a commis en disant:

«Je sui la plus desloial pecheresse de totes les altres, car je ai deceu et trai le plus proudome del monde, [ce est le roi Artu que je fis guerpier sa loial espouse, qui est la flor de totes les dames del monde]; et Dex en prent si grant venjance come il piert, car je ne me puis aidier de nus des membres, ne encore ne prent il pas si grant venjance com il devroit.»<sup>111</sup>

<sup>105</sup> Cf. *ibidem*, p. 298.

<sup>106</sup> *Lancelot du Lac*, t. II, *op.cit.*, p. 628.

<sup>107</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, *op.cit.*, p. 298.

<sup>108</sup> „De ceste chose ot li rois Artus mult grant dolor”, cf. *ibidem*, p. 300.

<sup>109</sup> F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, *op.cit.*, p. 92.

<sup>110</sup> Cf. L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age*, *op.cit.*, p. 428.

<sup>111</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, *op.cit.*, p. 314.

À la fin de sa vie, la fausse Guenièvre regrette beaucoup tous ses péchés. Elle voit clair dans son âme, ce qui lui permet de se juger sévèrement. Elle se nomme, elle-même, la plus déloyale de toutes les femmes. De plus, son complice Bartelai avoue aussi sa faute et il prend ce péché sur lui, disculpant ainsi la fausse Guenièvre<sup>112</sup>. Bien qu'ils regrettent tout ce qu'ils ont fait et bien qu'ils s'en confessent publiquement, ils n'échappent pas à la peine et, selon la version courte du récit, ils sont condamnés au bûcher<sup>113</sup>. La version longue présente autrement cet événement: «Et encore vivoit l'autre et dura en sa grant dolor desi en trois semaines après Noel, et ce fu li greindres diauz que li rois des onques que de sa mort, car il n'avoit onques nuille feme altretant amee»<sup>114</sup>. Elle a influencé le roi, tantôt par ses charmes, tantôt par la force de la magie, à tel point qu'il l'aimait toujours, même plus que sa femme légitime, et même après avoir connu la vérité de la trahison.

La fausse Guenièvre reste, sans doute, un personnage controversé. D'un côté, elle incarne tous les traits d'une femme funeste et maléfique, de l'autre, elle se repent, en regrettant sincèrement ses fautes. La fin de sa vie est tragique. Elle est punie, parce que, pour racheter sa trahison et son adultère, elle doit mourir. Conçue comme un double littéraire de la vraie reine, elle ne l'est, pourtant, guère. La ressemblance physique des deux femmes ne va pas de paire avec la similitude des caractères, puisque la nature maléfique de l'usurpatrice ne s'accorde jamais avec la dignité de la suzeraine, une véritable dame courtoise pourvue de toutes les vertus possibles. Cependant, les deux Guenièvres possèdent, à un moment donné de l'histoire romanesque, un trait de caractère qui leur est commun; c'est bien l'aspect séducteur de leurs personnalités, sauf que les motifs de séduction sont différents. Cela résulte de la nature des deux femmes. La vraie reine, bonne et généreuse, le fait par amour, tandis que la fausse Guenièvre séduit avec préméditation pour atteindre un but concret, ce qui démontre, d'ailleurs, la fausseté de son cœur. Les deux Guenièvres, considérées comme les deux pôles opposés, s'inscrivent, pourtant, parfaitement, aussi bien l'une que l'autre, dans le cadre de la féminité séductrice du *Lancelot du Lac*.

## Bibliographie

### Textes analysés

*Lancelot du Lac*, t. I, texte présenté, traduit et annoté par F. Mosès, d'après l'édition d'E. Kennedy, préface de M. Zink, LGF, Paris 1991.

*Lancelot du Lac*, t. II, texte présenté, traduit et annoté par M.-L. Chênerie, d'après l'édition d'E. Kennedy, LGF, Paris 1993.

*Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, texte présenté, édité et traduit par F. Mosès, avec, pour l'établissement du texte, la collaboration de L. Le Guay, LGF, Paris 1998.

*La Mort le Roi Artu*, éditée par J. Frappier, Droz, Genève 1964.

Le Chapelain A., *Traité de l'amour courtois*, Klincksieck, Paris 1974.

<sup>112</sup> Cf. *Lancelot du Lac*, t. II, op.cit., p. 668.

<sup>113</sup> Cf. ibidem, p. 670.

<sup>114</sup> *Lancelot du Lac*, t. III, *La fausse Guenièvre*, op.cit., p. 320.

**Ouvrages consultés**

- Ashe G., *Le Roi Arthur – Rêves d'un âge d'or*, trad. M.-F. de Paloméra, Seuil, Paris 1992.
- Béguin A., Bonnefoy Y., (réd.), *La préface à La Quête du Graal*, Seuil, Giraudon 1965, p. 9–43.
- Berkvam Desclais D., *Enfance et maternité dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles*, Champion, Paris 1981.
- Chojnowska I., „Celtyckie źródła postaci królowej Ginewry w powieściach Chrétiena de Troyes”, dans *Kobieta w kulturze średniowiecznej Europy*, publié sous la redaction d'A. Gąsiorowski, PTPN, Poznań 1995, p. 121–127.
- Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis et Albin Michel, Paris 1997, p. 164, 169.
- Dinzelbacher P., „Pour une histoire de l'amour au moyen âge”, dans *Le Moyen Âge 93. Revue d'histoire et de philologie*, Europa, Mittelalter, Mentalitäten, Bruxelles 1987, p. 223–228.
- Dufournet J., (réd.), *Approches du Lancelot en prose*, Champion, Paris 1984.
- Dufournet J., (réd.), *La mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, Champion, Paris 1994.
- Dybel K., „La fole amour dans le roman arthurien en prose (le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose*)”, dans *Romanica Cracoviensia*, n. 4, Wydawnictwo UJ, Kraków 2004, p. 60–71.
- Fleming F., Husain S., Littleton C.S., Malcor L.A., *Mity i Ludzkość – Celtowie: herosi świtu*, trad. R. Januszewski, Amber, Warszawa 1998.
- Frappier J., *Le Roman Breton. Les origines de la Légende Arthurienne: Chrétien de Troyes*, Les Cours de Sorbonne, Paris 1953.
- Frappier J. (éd.), *L'introduction à La Mort le Roi Artu*, Droz, Genève 1964, p. 7–37.
- Gorecka-Kalita J., „Ave Eva. Féminité funeste et féminité rédemptrice dans les romans du Graal composés au XIIIe siècle”, dans *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, édition établie par K. Modrzejewska, Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole 1999, p. 17–25.
- Harf-Lancner L., *Les fées au Moyen Age*, Champion, Paris 1984.
- Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, sous la réd. de J. Rey-Debove et A. Rey, Paris 1993, p. 896.
- Lot F., *Etude sur le Lancelot en prose*, Champion, Paris 1918.
- Prus E., „Iseut, Guenièvre, Guibourc – image de la femme du seigneur”, dans *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*, édition établie par K. Modrzejewska, Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole 1999, p. 27–35.
- Régner-Bohler D., *Préface à La Légende arthurienne*, Laffont, Paris 1989, p. 1–52.

**Streszczenie****Dwie Ginewry, czyli kobiety uwodzicielki w *Lancelocie z Jeziora***

Postać królowej Ginewry, żony króla Artura i kochanki Lancelota, nie przestaje fascynować, a różnorodność świadectw literackich ukazuje pełny obraz jej bogatej osobowości. Przedstawienie tej postaci zmienia się w zależności od prądów i myśli danej epoki, dlatego też z dwornej damy, jaką jest w powieściach XII wieku, Ginewra staje się, w XIII-wiecznej prozie, kobietą cudzołożną, uwodzicielką, której grzeszna miłość będzie miała tragiczne konsekwencje dla całego arturiańskiego świata. Epizodyczna postać fałszywej Ginewry, związana nierozłącznie z historią królowej, także doskonale wpisuje się w literacką koncepcję kobiety uwodzicielki, będącej jednocześnie uosobieniem zła i perfidii. Obydwie Ginewry są bohaterkami *Lancelota prozą*, anonimowego dzieła z pierwszej połowy XIII wieku, należą-

go do cyklu *Lancelota-Graala*. Specyfika i charakter tego utworu, wyrastającego z tradycji dwornej, lecz naznaczonego duchem mistycyzmu i głębokiej religijności, jak i prądy oraz tendencje ideologiczne epoki, których jest wyrazem, nie pozostają bez znaczenia dla literackiego przedstawienia kobiety i miłości.

Kobieta w zhierarchizowanym społeczeństwie feudalnym długo podlegała męskiej dominacji. Dopiero pojawienie się, w XII wieku, fenomenu miłości dwornej (*amour courtois*) oraz ideałów z nim związanych zmieniło tę sytuację, dając przewagę kobiecie. Dworna miłość, w jej wyidealizowanej formie nazywana *fin'amor*, posiadała określone reguły i sławiła związki pozamałżeńskie. Oparta na świadomej decyzji kochanków, miała prowadzić do doskonałości i nigdy nie była ślepą ani fatalną, w przeciwieństwie do *fole amor*, miłości szalonej, będącej pewnego rodzaju zniekształceniem *amour courtois*, a charakterystycznej dla bohaterów cyklu *Lancelota-Graala*. W świetle XIII-wiecznych ideałów, skłaniających się ku wartościom duchowym, kobiety cudzołożne, obdarzone były złą i perfidną naturą, wzbudzały uczucie grzeszne, zgubne i wyniszczające, które nieuchronnie prowadziło do nieszczęścia, a niekiedy śmierci.

W twórczości XII-wiecznej, Ginewra, której prototypy odnaleźć można w podaniach i legendach celtyckich, była żoną króla Artura, kobietą najpiękniejszą, posiadającą wszelkie możliwe cnoty i zalety. Chrétien de Troyes jako pierwszy wprowadził do powieści motyw miłości Lancelota i Ginewry, czyniąc z królowej uwielbianą dworną damę. Zarówno w literaturze XII, jak i XIII wieku, Ginewra postrzegana była jako niewierna, jednak u Chrétiena uczucie, które łączyło parę kochanków, nie tylko nie było potępione, lecz prowadziło także do doskonałości, podczas gdy w *Lancelocie prozą*, jest ono powodem ich degradacji, przeszkodą w rozwoju moralnym, która zamyka Lancelotowi drogę do odkrycia duchowych tajemnic. Występna miłość czyni Lancelota niegodnym odnalezienia świętego Graala, a Ginewra świadoma jest swojej winy. Przez nią również niegdyś najlepszy rycerz nie dopełnia swych powinności, w tym także obowiązku lojalności wobec króla Artura. W *Lancelocie prozą* doskonale zarysowuje się ewolucja postaci królowej Ginewry, która, będąc początkowo mądrą, piękną i dworną damą, nabiera cech uwodzicielki. Wzbudzając w Lancelocie miłość, staje się powodem jego cierpienia, jakiego nie zdołały wynagrodzić nawet krótkie chwile radości spędzone z ukochaną. To grzeszne uczucie, które nie mogło przetrwać w feudalnej rzeczywistości chrześcijańskiej, doprowadziło Lancelota do szaleństwa, a w konsekwencji spowodowało także upadek arturiańskiego świata. Tylko rozstanie i rezygnacja z ziemskiego życia mogły odkupić ich winy.

Postać fałszywej Ginewry, uzurpatorki, próbującej zająć miejsce prawdziwej królowej, obdarzona jest również cechami kobiety kusicielki. Podstępem uprowadza króla Artura, więzi go, zdobywając jednocześnie nad nim władzę. Mimo iż obca nadprzyrodzonemu światu, fałszywa Ginewra ucieka się do magii, jak i wykorzystuje swe kobiece wdzięki, aby uwieść Artura. Król, zaślepiony miłością, łatwo ulega zwodniczej namiętności i, gdyby nie prawda wyjawiona w odpowiednim momencie, jej konsekwencje mogłyby okazać się tragiczne. Chociaż działa za namową człowieka, który pragnie zemścić się na Arturze, fałszywa Ginewra świadoma jest swojej winy. Mimo szczerej skruchy, ponosi zasłużoną karę.

Postacie królowej oraz fałszywej Ginewry łączy jedynie fizyczne podobieństwo, ich charakterystyki natomiast pozostają diametralnie różne. Jednak istnieje cecha wspólna im obydwóm, mianowicie zdolność uwodzenia i wzbudzania miłości, która niszczy swoje ofiary.